

**LES « REVOLTES DE L'EST »  
(novembre 1895-février 1896): essai d'explication**

par

**Manassé ESOAVELOMANDROSO**

Un mois et demi, après la prise d'Antananarivo (30 septembre 1895) par la colonne légère du corps expéditionnaire français, des troubles éclatent dans la province maritime orientale du Royaume de Madagascar. Ces mouvements, appelés par les contemporains — aussi bien malgaches que français — «révoltes de l'Est» n'ont été apparemment matés qu'en février 1896.

Eclipsées dans la conscience populaire par la renommée du mouvement *menalamba* (1), les «révoltes de l'Est» sont peu connues. Les explications avancées par les oligarques merina contre lesquels était dirigé le soulèvement, et par les militaires français qui avaient écrasé ce dernier, sont partielles sinon partiales, polémiques ou contradictoires. Les insurgés n'ont pas laissé de témoignages et les procès-verbaux des interrogatoires de leurs chefs, pourtant signalés par les gouverneurs de Mahanoro et de Toamasina, sont introuvables.

---

(1) *Menalamba*: «Les toges rouges», nom donné à ceux qui se soulevèrent contre les Français au nom de la monarchie merina de 1895 à 1898.

L'étude la plus récente sur cette question est celle de Ellis (S.), *Collaboration and resistance in Madagascar, 1895-1899 with special reference to the Kingdom of Imerina*. Voir le compte-rendu qu'en a donné Esoavelomandroso (F.V.), «Collaboration and resistance in Madagascar (1895-1899): La conquête vue du côté merina», *Omalý sy Anio*, n° 12, pp. 140-153.

Toutefois, malgré cette lacune des sources, on peut tenter de comprendre ces «révoltes de l'Est» en confrontant les documents français aux lettres échangées entre le Premier ministre et les *komandy* (2) des différents postes de la province, et au mémoire de Mme Charoux (3), princesse betsimisaraka, nièce et successeur de Juliette Fiche au poste d'*Andriambaventy* (4) de Toamasina.

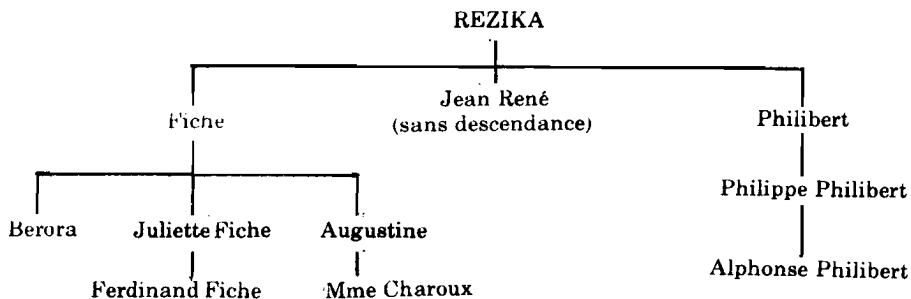
## I

### LES DIFFERENTS MOUVEMENTS

De novembre 1895 à février 1896, des populations jugées pacifiques et fidèles à la reine Ranavalona se révoltent et entretiennent dans la région orientale une atmosphère d'insécurité. Ces troubles touchent surtout les parties méridionale et centrale de la province, mais ils ne sont point coordonnés.

La première révolte et la plus spectaculaire part de la moyenne vallée du Mangoro, chez les *Vorimo*. Et pourtant, le 15 juin 1895 encore, dans une

- 
- (2) *Komandy*: «Commandant», nom donné aux gouverneurs merina placés à la tête des circonscriptions administratives, et cumulant les pouvoirs militaire et civil.
- (3) *Généalogie de Mme Charoux*



- (4) *Andriambaventy*: «Juge», notable betsimisaraka utilisé par l'administration merina comme auxiliaire.

lettre adressée au Premier ministre Rainilaiarivony (5), le gouverneur de Mahanoro, Rainisololo, rappelle que jusqu'à la réorganisation de l'administration provinciale opérée par Rainandriamampandy, en 1889 (6), ces Vorimo qui ne sont jamais descendus de leurs collines, qui n'ont pas encore vu la mer, sont à peine soumis à l'autorité royale. Mais, précise-t-il, « grâce à l'installation de gouverneurs dans les gros villages, grâce aussi aux tournées annuelles que j'effectue chez eux, nous avons pu y envoyer des évangélistes pour prêcher l'Évangile et développer l'enseignement ». Et Rainisololo montre sa satisfaction devant le taux élevé de fréquentation scolaire (au moins 150 sur 200 inscrits dans chaque école sont assidus aux cours) et le changement d'attitude des hommes valides qui, « munis de sagaies et de boucliers, coiffés du chapeau de paille des Merina, vêtus de *malabary* et portant un *lamba bariolé* » viennent à Mahanoro répondre à l'appel des autorités royales, à l'occasion du *Fandroana*, d'un *kabary* ou d'une toute autre réunion. Durant la guerre (les Français occupent Toamasina de décembre 1894 à octobre 1895) et lors de la reddition du fort et des lignes de Farafatrana le 10 octobre 1895, les Vorimo semblent avoir fait preuve de loyalisme car les rapports de Rainisololo, pendant toute cette période, insistent sur l'union et l'entente entre les habitants de sa circonscription et les troupes royales, tous décidés à défendre la patrie.

Or, vers la mi-novembre 1895, des *fahavalo* (brigands) ou des *mpikomy* (insurgés ou rebelles) selon les propres termes de Rainisoavahia — nouveau gouverneur de Mahanoro après le rappel de Rainisololo à Antananarivo — attaquent les *zana-bohitra* (gros villages où sont installés de sous-gouverneurs) qui se trouvent dans la partie sud de la circonscription de Mahanoro, razziant les bœufs des populations (7). En novembre, et encore le 2 décembre 1895, les autorités de Mahanoro envoient plusieurs détachements de militaires dirigés par des officiers et des *Andriambaventy* « appuyés par les habitants des *zana-bohitra* attaqués » (8) pour rétablir l'ordre. Le 10 décembre 1895, Rainisoavahia rend compte au Premier ministre Rainitsimbazafy (9) qu'après des engagements meurtriers, deux détachements dirigés par Rainizanabelo 8 honneurs et Rainialisoa 8 hon-

---

(5) ARDM III CC 168, Chemise 1895: Filazana ny toetry ny Vorimo Betsimisaraka Mahanoro (Lettre datée du 15 juin 1895, adressée par Rainisololo, gouverneur de Mahanoro, au Premier ministre).

(6) Esoavelomandroso (M.), *La province maritime orientale du «Royaume de Madagascar» à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (1882-1895)*, Antananarivo, 1979, 432 pages.

(7) ARDM III XX 168, Chemise 1895: Mahanoro (4 feuilles). Lettre en date du 2 décembre 1895 de Rainisoavahia à Rainitsimbazafy, Prime Minister Commander in chief, nommé à ce poste le 16 octobre 1895 à la place de Rainilaiarivony.

(8) *Idem*.

(9) ARDM III CC 168, Chemise 1895: Mahanoro. Lettre en date du 10 décembre 1895, de Rainisoavahia à Rainitsimbazafy.

neurs, ont pu arrêter une trentaine de *fahavalo*; mais, continue-t-il, «les brigands poursuivent leurs attaques».

Dans un long rapport daté du 26 décembre 1895 (10), le gouverneur Rainisoavahia relate l'arrivée le 17 décembre à Mahanoro de l'envoyé de l'Amiral Bienaimé, le Résident Besson, chargé d'apporter à la garnison française de la ville 100 fusils Snider et de pacifier la région. Le 20 décembre, Besson accompagné de quelques officiers est allé voir les *Fahavalo* à Miakara, village situé au nord-ouest de Mahanoro. En les voyant, ces derniers ont manifesté leur joie. Ils ont accepté de mettre fin à la rébellion, de vivre à nouveau en paix, et de rencontrer les troupes royales pour qu'ils fassent connaître leurs griefs, dus au comportement des *manamboninahitra* (officiers royaux), avant l'arrivée de Rainisoavahia. Le lendemain le résident Besson est revenu à Miakara et réunit les *fahavalo* dans la cour de L. Mairs. Peu après arrivent les officiers, le *komandy* Rainisoavahia à leur tête. Après Besson qui a prêché la concorde et la paix, le *komandy* promet la justice et l'équité, et invite les Vorimo à observer les lois édictées par le Premier ministre, condition d'une vie tranquille. Ainsi se termine ce «mouvement dit des Vorimo» qui a embrasé l'ouest et le sud de la circonscription de Mahanoro.

Mais avant l'extinction de la rébellion vorimo, des troubles éclatent plus au nord, dans la région occupée par les Betanimena. Le 20 décembre 1895 (11), Rarivo, Komandy de Tanimandry, informe Rabehevitra, gouverneur général de Toamasina, que les *fahavalo* venus du sud, progressent dans la partie nord de sa circonscription. Le 19, ces derniers ont brûlé les villages d'Ampirarazana, d'Amboditavolo, d'Ambohimanarivo, etc... Le 20, ils ont brûlé Maromby, Ambatolampy, Vohiboahazo, etc... ainsi que le temple et les colis royaux entreposés à Maromby. Le même jour, continue-t-il, le Lieutenant-Colonel Gonard, commandant du poste d'Andovoranto, est venu secourir la garnison de Tanimandry tenue par les troupes royales. Les *fahavalo*, toujours selon Rarivo, portent autour de la tête, comme signe distinctif, un bandeau de tissu blanc et «ne s'intéressent presque pas aux Betsinisaraka, mais s'en prennent aux Hova, aux Borozano, à leurs bœufs et à leurs biens». La route Andovoranto-Andranomafana est coupée, précise-t-il, et Rajeriarivony aurait été tué par les *fahavalo* à Ampasimbola, au sud d'Andranomafana.

Le 22 décembre, les révoltés attaquent le fort de Tanimandry défendu par les soldats de Rarivo et les hommes du Lieutenant-Colonel Gonard qui arrivent à les repousser, après un dur combat (12).

---

(10) Cabinet Civil D 39: Lettre de Rainisoavahia adressée à Rainitsimbazafy, en date du 26 décembre 1895.

(11) ARDM III CC 289, Lettre de Rarivo adressée à Rabehevitra, de Tanimandry, en date du 20 décembre 1895.

(12) Voir Grandidier, Malzac et Galli.

Le même jour, d'autres insurgés attaquent le village d'Ampasinbe, situé à une douzaine de kilomètres à l'est de Beforona, mais ils sont vite repoussés par les 60 militaires français qui viennent de s'établir dans ce centre.

Pour rétablir l'ordre sur la piste Antananarivo-Toamasina, les autorités militaires installent dans six ou sept gros villages des éléments de deux compagnies de Haoussas (13). Le 17 janvier 1896, le Capitaine Freystatter, Commandant à Maromby, un des postes chargés de garder la ligne d'étapes, arrête une bande de *fahavalo* à l'entrée du village d'Ambodiseranan'i Lemangiro. Les insurgés, armés de sagaies et de couteaux, s'abstiennent d'attaquer quand ils ont reconnu les Français, consentent à jeter leurs armes, et se laissent entourer par les tirailleurs. Mais le Capitaine Freystatter « crut devoir, sans autre forme de procès, les faire, au nombre de 49, assommer ou égorger jusqu'au dernier à coup de crosses et de baïonnettes » (14). Cette « inutile boucherie », « justement blâmée » par le Général Voyron, sonne la fin du « mouvement des Betanimena ».

Plus au nord, chez les Antavaratra, des révoltes éclatent et provoquent la fuite de la garnison de Mahavelona, dont 40 hommes avec leur *komandy* Rantoandro s'embarquent sur un bateau de commerce pour se réfugier à l'île Sainte-Marie (15). Cette fuite aurait été provoquée par une bande de 150 à 200 *fahavalo* qui remonte vers le nord dans la direction de Foulpointe et de Fénérive.

« ... envoyés de l'amatave par goélette, avec mission de débarquer d'abord à Foulpointe pour s'assurer si les Fahavalos y étaient entrés, et, dans le cas contraire, de repartir pour aller occuper et défendre, contre eux, Fenerfe », le sous-lieutenant Grammont et 59 tirailleurs débarquent à Foulpointe le 26 janvier, y rencontrent les Fahavalo, qui ont « saccagé les propriétés hova et tué ou brûlé 2 hovas dans des villages voisins » (16), et les font prisonniers au nombre de 107 après avoir retiré leurs 5 fusils et 50 sagaies. Le calme revenu, Rantoandro et ses hommes ont pu rentrer à Mahavelona, le 8 février 1896.

En examinant leur chronologie, on constate que ces différents mouvements de révolte éclatent les uns après les autres, ce qui permet aux

---

(13) Malzac, *Tantaran'ny Andriana nanjaka teto Imerina*, p. 812.

(14) Pascal (R.), « Les rapports de Quinzaine d'Hippolyte Laroche ... », *B.M.* n° 245, octobre 1966, pp. 956-957.

(15) ARDM III CC 175: Mahavelona, lettre en date du 9 février 1896 de Rantoandro à Ramaniraka, gouverneur général à Toamasina.

(16) Pascal (R.), « Les Rapports de Quinzaine d'Hippolyte Laroche ... », *B.M.* n° 245, octobre 1966, p. 957.

troupes françaises dont l'effectif est pourtant réduit, de les soumettre successivement. Dès la fin de février 1896, la province de l'Est apparaît pacifiée. Seulement, les révoltes qui l'ont désolée durant quatre mois ont été diversement comprises ou jugées.

## II

### LES RAISONS DES REVOLTES

Les « révoltes de l'Est », restent encore superficiellement expliquées. En effet, les Malgaches jettent un voile pudique sur cet épisode douloureux de l'histoire, et les Français ne s'attardent guère sur ces événements ou ils n'ont pas tenu le beau rôle. Dès novembre 1895, Merina, Betsimisaraka et Français ont donné de ces troubles, des explications ou des interprétations parfois contradictoires. On peut distinguer trois thèses : celle qui les qualifie de mouvements insurrectionnels, la deuxième qui les présente comme des mouvements anti-merina, et la troisième qui les réduit à des actes de brigandage ou de pillage.

Les autorités merina de la province parlent indistinctement de *mpikomy*, de *fahavalo* ou de *jiolahy* (17). Si le *mpikomy* désigne celui qui se rebelle contre le pouvoir en place, et donc le rebelle ou l'insurgé, le *fahavalo* et le *jiolahy* peuvent désigner respectivement le brigand et le malfaiteur. Mais, dans l'esprit des *manamboninahitra*, il peut ne pas y avoir de ligne de démarcation très nette entre le rebelle ou l'insurgé d'une part, et le brigand ou le malfaiteur d'autre part. En effet, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> s., des bandes de *fahavalo* composées non seulement de Sakalava, voleurs de bœufs, mais aussi de Merina qui fuyent le *fanompoana* ou corvée royale, de déserteurs de l'armée de Ranavalona, ou d'esclaves fugitifs, attaquent les marges occidentales de l'Imerina, et même le cœur du royaume puisqu'ils perpètrent même leurs exactions dans la ville sainte d'Ambohimanga. Voleurs de grands chemins, ces irréguliers menacent la paix royale et ébranlent l'autorité du Premier ministre. Dans ces conditions, ils sont perçus comme étant à la fois *fahavalo*, *jiolahy* et *mpikomy*.

Dans ses différents rapports disponibles, le *komandy* de Mahanoro montre bien le caractère politique de l'insurrection. D'abord il parle de

---

(17) Rainitsimbazafy, Premier ministre, utilise ce qualificatif *jiolahy* dans le brouillon de sa réponse (en date du 13 décembre 1895) à la lettre de Rainisoavahia, gouverneur de Mahanoro en date du 2 décembre 1895. Cf. ARDM III CC 168, chemise « 1895 : Mahanoro — 4 feuilles ».

*jikomiana* ou rébellion ; ensuite, il accuse les officiers que lui et son équipe sont venus remplacer, d'avoir provoqué, par leurs exactions, le mécontentement des Vorimo (18) ; et enfin, il n'évoque aucun massacre de Merina par les insurgés.

Ce caractère politique du soulèvement est encore plus manifeste dans l'attitude des rebelles betanimena. Rarivo, le *komandy* de l'animandry, donne la liste des villages brûlés par les *fahavalo*. Or, ces villages, dont la plupart sont situés sur la piste Antananarivo-Toamasina, sont de petits centres administratifs. Des insurgés ont incendié le temple de Maromby et les colis royaux entreposés au village ; d'autres ont attaqué sans succès, le fort de l'animandry. Plus que les Vorimo, les Betanimena s'en prennent aux centres administratifs, à une garnison et à un temple, autant de points d'appui, dans l'Est, du pouvoir oligarchique d'Antananarivo. De plus, ils semblent avoir exécuté à Ampasimbola un *manamboninahitra*, Rajeriarivony.

Les Antavaratra eux, ont réussi à prendre le fort de Mahavelona, abandonné par la garnison locale en fuite, après avoir saccagé des propriétés merina des environs et « exécuté deux Hovas dans des villages voisins » selon Laroche, sans préciser si ce sont là deux soldats ou deux colons. Dans la région de Foulpointe, les *fahavalo* visent surtout les agents de l'autorité.

Ainsi, les représentants de Ranavalona, dans la province de l'Est, soutiennent la thèse de l'insurrection même si parfois ils laissent croire que les insurgés sont aussi, sinon plus, des malfaiteurs que des rebelles.

La deuxième thèse est celle qui aurait été avancée par les insurgés eux-mêmes et qui a été popularisée par la plupart des auteurs français qui se copiaient les uns les autres.

Avec toute l'autorité qu'on lui connaît, Guillaume Grandidier, s'appuyant sur Malzac ou sur Galli (19) ou sur un autre auteur, écrit : « ... au moment où la région d'Arivonimantso se pacifiait, une insurrection d'une autre nature, plus meurtrière, éclata sur la côte Est, insurrection dirigée uniquement contre les Merina qui avaient cruellement fait souffrir les Betsimisaraka... (ceux-ci) se mirent dans tous les villages à la recherche des Merina, qui les avaient si longtemps opprimés et qu'ils détestaient, et, à l'exception de quelques villes de la côte où il y avait une garnison assez forte

---

(18) D 39 : lettre de Rainisoavahia à Rainitsimbazafy, en date du 26 décembre 1895.

(19) GALLI (H.), *La guerre à Madagascar ...*, t. II, pp. 294 à 320.

pour leur tenir tête, ils massacrèrent tous ceux qu'ils purent saisir et jetèrent leurs cadavres à la rivière...» (20). L'amalgame et l'exagération ont guidé l'auteur de ces lignes. Les Merina comme les Betsimisaraka sont présentés comme des groupes homogènes, unis, sans contradictions internes. On revient alors à l'argument facile de l'opposition entre Merina et Betsimisaraka, et donc de la haine entre les deux populations, haine qui expliquerait ces massacres ou ces atrocités, plus imaginaires que réels.

Les Français ont d'autant plus facilement retenu cette interprétation que des Betsimisaraka la soutiennent. Mme Charoux, princesse betsimisaraka, dans un long mémoire adressé à Hippolyte Laroche, résident général de France à Madagascar, le 26 février 1896, écrit : «Ma tribu était tout à fait paisible, mais cependant dans l'attente de quelque chose, d'un changement quelconque favorable à tous les indigènes comme la France l'avait si souvent promis par la voix des chefs envoyés ici. Lorsque la nouvelle arriva du Sud que les Hovas devaient être pourchassés sans merci si l'on voulait obtenir gain de cause auprès des Français et l'autonomie que chaque tribu réclame avec les Français seuls comme maîtres absolus. Cette nouvelle et celle de la révolte des tribus du sud mirent le feu à toutes les rancunes qui couvaient depuis très longtemps et que les Hovas avaient soulevées contre eux-mêmes pendant soixante quinze ans de rapines, d'injustices et de cruautés de toutes sortes.

«A partir de ce moment, toute la Province se souleva comme un seul homme et chassa les Hovas qui s'enfuirent à Tamatave, à Andevoranto, dans le Nord et même à Tananarive, et ce mouvement commencé dans le Sud s'est représenté jusque dans l'extrême Nord d'après les nouvelles que j'ai eues. Tout l'intérieur du pays, le long de la Côte Est est maintenant en proie à l'anarchie puisqu'il est sans direction : chaque village est laissé à lui-même, les champs de riz sont abandonnés à eux-mêmes, les agglomérations se disloquent, les habitants timides s'enfuient vers la Côte, les plus forts croient faire œuvre pie en courant sus aux Hovas, faisant d'avance le sacrifice de la vie pour la bonne cause. Il est à noter que beaucoup de ces bandes marchent à l'ombre d'un drapeau français et le front ceint d'une bandelette blanche» (21).

Et Mme Charoux déplore que l'autorité militaire française ait «jugé, qu'en fusillant les individus pris les armes à la main, le calme se rétablirait instantanément et que l'hégémonie hova serait acceptée de force sinon par persuasion.»

---

(20) GRANDIDIER (G.), *Histoire des Merina* (1861-1897), p. 259.

(21) *Archives Nationales section Outre-Mer*, Paris — MAD c 364 d 993 :

Mémoire de Mme CHAROUX adressé au Résident Général de France le 26 février 1896, pp. 10-12.



«Des exécutions d'indigènes, en conséquence de cette doctrine, ont été faites dans le Sud, ici même et dans le nord ; le sang a coulé à flots dans le Sud, et cependant bien loin d'être réprimée, cette levée de boucliers contre les Hovas s'accroît davantage» (22).

Mme Charoux, comme bien d'autres chefs betsimisaraka sans doute, ne dit pas tout. Elle admet bien que les populations de l'Est se sont révoltées pour chasser les Merina sans distinction, mais ne parle point de massacre dont ces derniers auraient été victimes. Par contre, elle insiste sur l'atrocité de la répression menée, non par les Merina mais par les Français. Elle regrette cet aveuglement des militaires car, précise-t-elle « Les indigènes de la Côte Est, surtout les Betsimisaraka, avaient toujours conservé l'espoir d'être délivrés un jour par les Français du joug de fer des Hovas ; de père en fils, dans les grandes familles, la tradition transmettait cet espoir et les bons rapports qui liaient autrefois la Grande nation à ces petites tribus.

« C'est pourquoi, lorsqu'ils ont appris la prise de Tananarive, du Sud au Nord, il y a eu un immense cri d'allégresse, car la délivrance était au bout de la défaite des Hovas ». Les émissaires qui prêchaient la révolte, reconnaît-elle, poussaient les gens à parachever l'œuvre commencée par les Français. Le mouvement est donc politique et oppose les Betsimisaraka opprimés aux Merina oppresseurs. Cette vue réductrice est à peine nuancée par l'auteur elle-même quand elle concède que « des brigands comme il y en a partout, ont profité de ce soulèvement pour commettre des délits, même contre leurs compatriotes, mais il en est toujours ainsi dans les temps troubles ».

X La troisième thèse qui assimile les mouvements insurrectionnels à des actes de brigandage est défendue par Ranchot, représentant du ministre français des Affaires étrangères auprès du Général Duchesne. Le 16 décembre 1895, il se demande si les anciens gouverneurs de Mananjary et de Mahanoro (donc Rainisolofa), « célèbres pour leurs exactions » et remplacés récemment sur la demande des Français, n'ont pas suscité les troubles de l'Est (23). Mais très vite, son opinion est faite, et le 31 décembre 1895, il livre au ministre français des Affaires étrangères sa propre interprétation des faits. Il récuse l'assertion des rebelles interrogés selon laquelle ces derniers « voulaient se venger des Hovas par lesquels ils n'ont cessé d'être

---

(22) *Idem*, pp. 14-15.

(23) *Archives Affaires Etrangères*, Paris CP Mad 61, Lettre n° 61 de Ranchot

pressurés». Et il poursuit : « Cette explication, en apparence fort plausible, n'indique à mon avis, ni la cause déterminante du mouvement ni même son véritable caractère. Il s'est passé dans l'Est ce que nous avons vu se produire dans l'Ouest de l'Imerina. A la nouvelle de la prise de la Capitale par nos troupes, des malfaiteurs toujours prêts à profiter des occasions de désordre, ont pensé, non sans raison d'ailleurs, que les Gouverneurs hovas n'auraient plus la même influence que jadis sur la population. Tanala et Antaimoro, vagabonds, qui eux, ont eu rarement à souffrir des exactions des autorités, se sont formés en bandes et ont commencé à terroriser les villages et à les piller. Afin de rencontrer moins de résistance de la part de la population, ils ont fait répandre le bruit qu'ils n'en voulaient qu'aux Hovas et respecteraient les personnes et les biens des indigènes des autres tribus. Peu à peu, les bandes se sont grossies de tous les brigands de la région exploitée. Les Gouverneurs qui, pendant la guerre, avaient dirigé sur Tananarive la plus grande partie de leurs soldats et de leurs armes n'avaient plus, dès lors, de moyens d'action suffisants contre le flot toujours montant du désordre. Tout ce qui s'est trouvé à portée a été saccagé et volé, les biens des Betsimisaraka aussi bien que ceux des Hovas. Parmi les Betsimisaraka, beaucoup menacés par les brigands ou espérant profiter d'un pillage dont ils avaient été tout d'abord les victimes, d'autres qui avaient des vengeances particulières à exercer, se sont joints aux bandes de malfaiteurs. On a pris un signe de ralliement, la bandelette blanche sur le front ; on a proclamé qu'on marcherait sur Tananarive. Mais si, après avoir épuisé ou à peu près, les ressources des districts de Nossi-Be (Anosibe), Mahanoro et Vatomandry, on a semblé se diriger sur la capitale, c'était seulement afin de piller les convois de marchandises qui étaient échelonnés sur les routes y donnant accès. En réalité, et si réels qu'ils aient été, les excès des Hovas ont servi, en cette circonstance, de prétexte le véritable but du mouvement a été, dès l'origine, et est encore le vol » (24).

Pour Ranchot donc, les « révoltes de l'Est » ne sont pas politiques, puisque leur véritable mobile est le vol.

Ces trois thèses apparemment contradictoires doivent être confrontées les unes aux autres si l'on veut mieux comprendre ces mouvements complexes qui ont troublé la province de l'Est, de novembre 1895 à février 1896.

---

(24) *Archives Aff. Etrang.* Paris CP Mad 61 : Lettre n° 63 adressée de Tananarive, le 31 décembre 1895 par Ranchot au Ministre des Affaires étrangères à Paris, pp. 133r à 139r.

### III

#### LES «REVOLTES DE L'EST»: DES REVOLTES POPULAIRES ?

Les explications traditionnelles restent simplistes, et ne permettent pas de cerner la signification profonde de ces «révoltes de l'Est». Des recherches doivent être menées pour replacer ces mouvements dans la longue chaîne de révoltes ou de rébellions qui, depuis les années 1880 jusque dans les années 1940, ont contesté ou combattu les pouvoirs successifs. En attendant, poser des questions revient à débroussailler le terrain.

Pourquoi des Malgaches se sont-ils soulevés contre un gouvernement malgache au risque de favoriser l'entreprise coloniale française ?

L'opposition Merina-Betsimisaraka est insuffisante, voire erronée. En effet, au même moment, des Merina comme les insurgés d'Amboanana massacrèrent à Arivonimamo le 22 novembre 1895, le missionnaire anglais William Johnson, sa femme, sa fille et le gouverneur merina Raphaël. Les *Menalamba* s'en prennent aux autorités royales contestées, aux *vazaha* et à tout ce qui a un quelconque rapport avec l'étranger (temples, églises, écoles...). Si ici on parle de contestation des autorités par les milieux populaires, les populations rurales, pourquoi dans la province de l'Est, ne pourrait-on pas considérer la rébellion des Vorimo, Betanimena et Antavaratra comme l'opposition de ces masses populaires à ceux qui les oppriment ou leur font sentir le poids de leur autorité ? Les insurgés s'attaquent aux garnisons, centres administratifs et temples ; ils se dressent contre les agents de l'autorité royale qui sont presque tous des Merina ; ils raflent les bœufs qui appartiennent à des membres influents de l'oligarchie (25), et ils saccagent les propriétés des *manamboninahitra* de tous grades, propriétés délimitées dans leurs terres ancestrales et qui leur ont été retirées de force. Ainsi, ce ne sont pas les Betsimisaraka qui poursuivent les Merina de leur haine et cherchent à les exterminer, mais des administrés opprimés, accablés et durement exploités qui s'insurgent contre leurs oppresseurs, contre les agents et les signes du pouvoir oligarchique. S'ils ont recours à la violence physique, c'est parce que seul ce moyen d'expression est à leur portée. Dialoguer avec les autorités locales, ou leur intenter un procès auprès du pouvoir central n'a pas de sens pour les paysans alors que les éliminer physiquement apparaît facile lors de la défaite de l'armée royale.

Dans les bandes d'insurgés, il peut y avoir beaucoup de brigands, de malfaiteurs ou d'irréguliers. Mais, si le nombre de ces derniers est si élevé, c'est que le gouvernement n'a pas de prise sur une bonne partie de la

---

(25) Esoavelomandroso (M.), *La province maritime orientale du «Royaume de Madagascar»* ..., pp. 166-167.

population. Aussi le pouvoir oligarchique est-il incapable de provoquer un sursaut national, une union sacrée contre l'envahisseur. La défaite, au contraire, est l'étincelle qui favorise les mouvements de révolte aussi bien en Imerina que dans la province de l'Est.

Les *manamboninahitra*, Mme Charoux et Ranchot, indiquent tous la présence de Tanala, d'Antemoro dans les bandes d'insurgés et insistent sur la progression de ces dernières du sud vers le nord. Si on croit leurs dires, il y aurait eu un noyau d'agitateurs qui auraient fomenté les troubles, d'abord en pays vorimo, ensuite chez les Betanimena, et enfin chez les Antavaratra. Mais comment alors expliquer le manque de coordination entre les différents mouvements et surtout l'absence d'échanges d'informations ? Plus d'une semaine après la boucherie de Maromby au cours de laquelle le Capitaine Freystatter a fait assommer ou égorger les 49 insurgés qui n'ont pas cherché à le fuir, le sous-lieutenant Grammont et ses 59 tirailleurs ont fait prisonniers les 107 *fahavalo* qui ont assisté à leur débarquement au lieu de se dérober. Les rebelles de Foulpointe ne semblent donc pas avoir appris le massacre de Maromby, et prennent encore les Français pour les ennemis de l'oligarchie, et donc leurs alliés objectifs ou potentiels.

Cette progression de l'insurrection, du sud vers le nord, traduit-elle bien la réalité ou est-elle une explication donnée et reprise par les différents gouverneurs soucieux de démontrer que les rebelles recrutent parmi les populations méridionales, lointaines ou mal contrôlées par le pouvoir royal, comme les Antemoro, les Tanala ou les Vorimo récemment soumis, et non parmi leurs propres administrés ? Pour comprendre cette progression assez rapide, il faut connaître les agitateurs, leurs méthodes de propagande, de recrutement... Des enquêtes orales dans les zones touchées par l'insurrection fourniront, peut-être, des données qui permettront de suivre le déclenchement et le développement du mouvement.

Cette référence au sud comme foyer du soulèvement ou comme zone pourvoyeuse de rebelles ou de vagabonds, autorise-t-elle à relier les « révoltes de l'Est » aux « révolutions » *ampanabaka* et *zafimananga* ? En 1894, les clans roturiers déclenchent, dans le Sud-Est, une série de mouvements contre les clans nobles mais respectent les personnes et les biens des Merina. Les nobles antesaka et antemoro s'enfuient ou restent dans le pays mais grâce à la protection des garnisons merina. Les clans roturiers révoltés qui s'en prennent à leurs nobles, intermédiaires oppresseurs entre eux et les officiers de Ranavalona, forment, après leurs victoires, de puissantes confédérations (*Ampanabaka* chez les Antemoro, *Zafimananga* et *Zafimahavaly* chez les Antesaka) qui se gouvernent elles-mêmes. Les Vorimo, Betanimena et Antavaratra ont-ils cherché à secouer le joug de l'oligarchie pour recouvrer une autonomie, mais dans la dépendance à la France ?

Les mouvements dirigés contre les agents locaux de l'autorité royale ont été durement réprimés par les militaires français. Aux yeux des populations de l'Est, ces derniers soutiennent et protègent l'oligarchie. Dès lors, les rebelles s'en prennent aux Français isolés, évitant tout contact avec l'armée coloniale. Jusqu'en décembre 1896, date à laquelle Gallieni remplace les autorités merina par des chefs locaux, les colons et commerçants français n'osent pas pénétrer dans la zone côtière en dehors des centres tenus par une garnison (26). Dirigées à l'origine contre l'oligarchie, les «révoltes de l'Est» se retournent très vite contre le pouvoir colonial. Annoncent-elles les luttes à venir ?

Les insurgés ne semblent pas avoir élaboré un programme politique, encore moins social cohérent. Ces foules révoltées sont hétérogènes, disparates. Si elles s'entendent pour chasser les agents royaux, elles ne poursuivent pas toutes les mêmes buts. Certains groupes pensent ainsi échapper aux multiples taxes et corvées et retrouver en même temps leurs terres ancestrales. D'autres veulent et rêvent d'une autonomie de l'Est car ils seront alors les chefs. Ces foules révoltées, quel tribut ont-elles payé ? Aucune estimation n'a été faite, faute de données. Les condamnations prononcées par le Conseil de guerre et la justice malgache ne sont pas toutes connues. Le nombre des tués par suite de leurs blessures lors des combats, et celui des fuyards morts de privations dans les zones où ils ont cherché refuge, ne seront jamais connus.

Les «révoltes de l'Est» sont bel et bien des révoltes populaires qui expriment le refus par les Betsimisaraka d'un système d'exploitation et d'oppression qui les réduit en unités taillables et corvéables. Ces rebelles ont le sentiment qu'ils ne sont jamais écoutés et jamais entendus. Aussi ont-ils conscience d'être méprisés, d'être humiliés par les grands qui les gouvernent.

Dans ces conditions, même devant la conquête coloniale, ils s'insurgent contre un gouvernement qu'ils ne reconnaissent point mais qu'ils subissent. Et alors, au lieu de se battre pour défendre la patrie, ils se lèvent pour recouvrer leur dignité d'hommes.

---

(26) *Ibid.* p. 352.

## SOURCES ET BIBLIOGRAPHIE

### ARCHIVES

Archives Nationales (A.R.D.M.), Antananarivo :

Archives royales, II CC 67

III CC 168 : Mahanoro

III CC 175 : Mahavelona

III CC 289 : Toamasina

Archives coloniales

D 39 Protectorat. Cabinet civil

D 440 Affaires politiques (Province des Betsimisaraka).

Archives Nationales (Section Outre Mer), A.N.S.O.M., Paris

MAD c364 d993

Archives du Ministère des Affaires Etrangères — Paris

CP Mad 60 et 61

CP Mad nouvelle série n° 1

### ETUDES ET ARTICLES

DESCHAMPS (Hubert), 1972 — *Histoire de Madagascar*, Paris Berger-Levrault, 358 p.

ESOAVELOMANDROSO (Faranirina V.), 1981 — « Collaboration and resistance in Madagascar (1895-1899): La conquête vue du côté merina », *Omalasy Anio*, n° 12, pp. 140-153.

ESOAVELOMANDROSO (Manassé), 1979 — *La province maritime orientale du « Royaume de Madagascar » à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle (1882-1895)*, Antananarivo, F.T.M., 432 p.

GALLI (H.), s.d. — *La guerre à Madagascar. Histoire anecdotique de l'expédition*, Paris, Garnier Frères, t. II, 955 p.

GRANDIDIER (Guillaume), 1956 — *Histoire politique et coloniale*, vol. V, t.II: *Histoire des Merina (1861-1897)*, Tananarive, Imprimerie officielle, 417 p.

MALZAC, 1927 — *Tantaran'ny Andriana nanjaka teto Imerina*, Tananarive, Imprimerie de la mission catholique, t. I, 859 p.

PASCAL (Roger), 1966 et 1967 — « Les Rapports de Quinzaine d'Hippolyte Laroche, résident général de France à Madagascar »,

*B.M.* n° 245, octobre, pp. 927-968

n° 246, novembre, pp. 1063-1093

n° 247, décembre, pp. 1157-1170

n° 248, janvier, pp. 73-93

n° 249, février, pp. 135-170.